

## ■ L'appel des profondeurs

# De la dope en spéléo...

Des événements récents nous ont appris (pour ceux qui ne voulaient pas savoir) que le sport de compétition y compris au niveau amateur est largement "vérolé" par le dopage, et ce, depuis belle lurette. La spéléo étant, comme chacun le sait, un "sport au service de la science", on peut légitimement se demander si cette pratique affecte notre milieu, encore qu'il n'y ait pas de "compétition" au sens où on l'entend habituellement.

Lors de mes vertes années, le recours à des produits destinés à remonter les esprits et les corps défaillants n'était pas chose rare. Il s'agissait généralement de bon gros rouge, voire de gnôle, le tout agrémenté de larges tranches de jambon de pays ou de tartines recouvertes d'une couche de cet excellent pâté que faisait le fermier du coin, la tranche de pain n'étant pas forcément la plus épaisse...

On conviendra que cette spéléo épiciurienne, largement répandue, n'avait que peu de rapports avec une activité sportive hypermédicalisée, axée sur une diététique stricte et une vie quasi monacale. Pourtant, elle a eu ses grandes heures et, ma foi, des résultats plus qu'honorables en regard des techniques de progression et du matériel de l'époque.

### Potions magiques

Cependant, on rapporte de loin en loin quelques cas réels ou supposés de recours à des « potions magiques ». Elles n'avaient pour but que de surmonter une mauvaise passe. Par exemple, un certain docteur qui œuvra dans le domaine des secours me racontait qu'il était coutumier que ses équipiers, dans un certain gouffre dont j'ai oublié le nom, avant de remonter le redoutable puits d'entrée, lui demandent la fameuse pilule miracle. Avec beaucoup de réticences, il consentait à leur glisser... un banal cachet d'aspirine sous le sceau du secret. Il paraît que l'effet placebo était garanti!

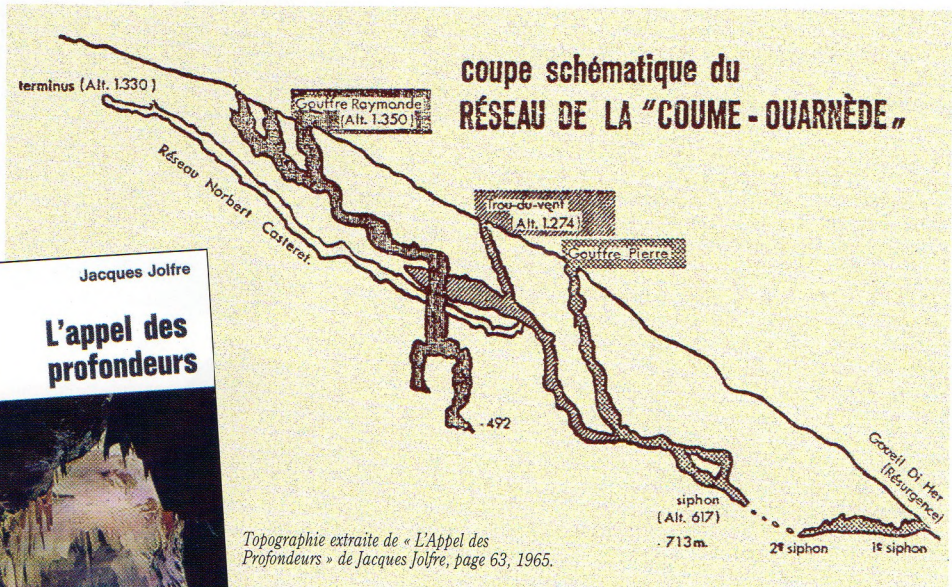
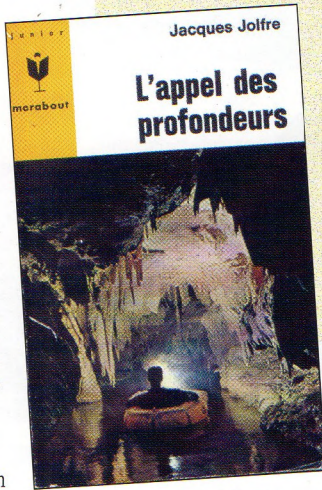
Mais parfois, le petit coup de pouce était plus réel. Ainsi, Jacques Jolfré raconte comment, en compagnie de Maxime Félix, gendre de Norbert Casteret (*L'Appel des Profondeurs*, Marabout Junior, 1965), en 1962, il se trouva contraint dans des conditions effroyables de recourir à la chimie pour ne pas finir mort de froid dans la neige de la Coume Ouarnède. Cette année-là, après les explorations des Scouts provençaux, reste à faire la jonction entre le Trou du Vent et le gouffre Raymonde, qui deviendrait ainsi la tête du réseau.

On est en plein hiver. Il neige depuis deux jours. Après leur matinée de travail, nos deux compères abordent la Coume en 4 cv Renault par le col du Portet d'Aspet, le plus raide des Pyrénées. En guise de chaînes... des cordes de spéléo. Passons...

Au col, ils se répartissent le matos : 150 mètres d'échelles, 100 mètres de cordes, poulies, pitons, marteau, qui vient s'ajouter au sac personnel lourd de 18 kilos. Trois heures plus tard, ils sont dans la neige jusqu'au ventre, la nuit tombe, et c'est à la lueur des frontales qu'ils dénichent enfin l'entrée du Trou du Vent. Trempés jusqu'aux os, mais à l'abri dans la galerie d'entrée, ils enfilent leurs sous-vêtements en thermolactyl, ce qui se fait de mieux à l'époque, et leurs combinaisons de toile.

### Il n'est que minuit

Deux heures plus tard, ils ont atteint leur objectif : une vaste salle à -130 m qui est l'endroit par où ils espèrent jonctionner avec le Raymonde. En fait, leur mission de ce jour est achevée, puisqu'ils ont acheminé le matériel pour une deuxième incursion qui leur permettra de prospecter finement le secteur. Mais, comme il n'est "que" minuit, ils décident de faire un peu de tourisme en direction du gouffre Pierre, qui prolonge le réseau vers l'aval. Et c'est ainsi qu'ils se trouvent entraînés dans une "première" inattendue : une galerie qui n'avait pas été vue lors des explors précédentes et



les voilà dans des étages inférieurs insoupçonnés! Arrêt sur un laminoir qu'ils tentent de désobstruer avec un gros galet,

mais ça ne passe vraiment pas. Heureusement pour eux car, soudain, une crue inattendue déferle sur eux et s'engouffre dans le laminoir. Après une retraite précipitée, ils se retrouvent dans la grande salle. Comme il n'est "que" trois heures du matin, ils décident de remonter cette salle dont le sol est un vaste plan incliné, censé les mener au Raymonde. Après avoir exploré tous les diverticules possibles et acquis la conviction qu'ils sont proches de la surface, ils comprennent que la jonction ne se fera pas par là. Il est sept heures du matin. Ils entament la remontée. Passons sur la remontée sans assurance d'un puits de 27 mètres dans lequel s'engouffre un véritable torrent. Mais laissons la parole à Jolfré...

« Nos vêtements littéralement gorgés d'eau, les bottes remplies par la cascade, nous sortons exténués pour constater que le mauvais temps règne en maître dans la solitude de la Coume. Un vent violent hurle, une bourrasque de neige tourbillonne... un froid cruel nous assaille. Protégés par l'auvent que forme l'orifice du gouffre, nous retirons combinaisons et tricots, pour ne conserver que le pantalon, la chemise et une veste qui, étant humide... est recouverte de glace... Nous quittons l'arche rocheuse... Le vent soufflant en tornade nous gifle durement et nous gèle jusqu'au plus profond de nous-mêmes. La neige nous pique le visage...

« La marche devient harassante, pénible, puis épuisante. Il a neigé toute la nuit et nos traces ont disparu. A travers le rideau de flocons qui arrête toute visibilité au-delà de cinq mètres, nous marchons en titubant dans la neige profonde, vers une direction qui nous semble bonne...

### Nos vêtements gèlent et cassent

« Souvent, nous nous enfonçons jusqu'au ventre; alors, impossible de lever l'autre jambe pour entreprendre le pas suivant. Nous devons nous aider, ou nous coucher à plat ventre dans la neige, retirer une jambe, la replier sous notre corps, puis nous relevant doucement, nous avançons à quatre pattes. Nous essayons de nous relever entièrement, mais après quelques pas, nos pieds rencontrent des trous et c'est l'enfoncement jusqu'aux hanches...

« Nos vêtements gèlent et deviennent cassants... Nous faisons une halte... La forêt, maintenant, est derrière nous, et a fait place à un immense désert de neige et de glace. Pour mieux souffler, nous laissons tomber nos sacs...

- Mon Dieu! s'écrie Maxime. J'ai perdu mon casque

en route. Je l'avais accroché à une courroie de mon sac... mais elle s'est défilée.

« Seul, il fera demi-tour pour le rechercher, pendant que je continuerai à marcher pour ne pas succomber de froid... Lentement... je me mets en route... J'ai froid, horriblement froid. Mes mains sont de marbre, je ne les sens plus... Mes pieds? Je ne peux plus bouger un seul orteil... J'appelle mon camarade... Aucun écho... Je crie, à nouveau. Rien! Si, derrière moi, un appel, c'est Maxime qui revient et qui me cherche... Ecrasés par le découragement, nous nous forçons à marcher encore...

- Je crois que nous devrions abandonner. Il n'y a rien à faire.

- Abandonner? Mais pour quoi faire? Revenir au gouffre? Et ensuite?

- Non pas au gouffre!

- Et alors?

- Eh bien, abandonnons nos sacs.

Déjà, nous mettons les sacs à terre;

- Et puis non. Ils contiennent pour plus de 20 000 francs d'équipement.

### J'ai du Maxiton

« À bout de forces, nous reprenons notre marche. Un ruisseau nous barre le chemin. D'un même réflexe, nous pataugeons dans ses eaux. Enfin de l'eau, glaciale certes, mais ce n'est pas de la neige, et sa vue nous reconforte car elle tranche avec le blanc dans lequel nous souffrons depuis deux heures maintenant.

- J'ai du Maxiton, avoue-je. Si nous en prenions?

- Eh bien! Oui! Tant pis, pour une fois... »

Quatre heures après leur sortie du gouffre, ils retrouvent la voiture au col du Portet d'Aspet, alors qu'en temps normal vingt minutes suffisent. Ils reviendront quatorze fois sur la Coume, dont sept fois en plein hiver, et ce dès le week-end suivant...

On notera au passage que les deux compères, dans les conditions difficiles où ils se trouvent, en dépit de toutes les règles de sécurité, se séparent pour retrouver... un casque! Ceci montre quel était le niveau de vie de l'époque. Un peu plus haut, Jolfré parle de 20 000 francs d'équipement. Apparemment, il parle encore en anciens francs. Dans cette hypothèse, si l'on retient le chiffre de 200 francs, ceci fait tout de même deux semaines de salaire d'un ouvrier.

On ne peut évidemment pas parler de dopage au sens "moderne" du terme, puisqu'il n'y a pas dans le récit de Jolfré une volonté d'augmenter ses performances et de "tricher" sur ses capacités. De plus, le Maxiton, autant que je me souviens, est un excitant qui était largement utilisé, à l'époque, par les étudiants qui bachotaient en période d'examens. Rien à voir avec les "potions magiques" que concoctent nos actuels docteurs Mabuse!